

**LETTRE ADRESSÉE A L'UNION CATHOLIQUE  
SUR L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE EN ANGLETERRE.**

—Je vous ai fait connaître, il y a peu de temps, les singulières discussions qu'on fait naître, en Angleterre les *Trente-neuf articles*, cette basse frange du *Credo* anglican, qu'attaquent ceux mêmes dont la mission spéciale serait de la fortifier. Ce mouvement si curieux d'un *royaume divisé en lui-même* est bien significatif, à côté du mouvement puseyiste, du mouvement catholique et de tant d'autres mouvemens inutiles à rappeler. Aujourd'hui je veux vous montrer une autre face de la société anglaise ; celle-ci a d'autant plus d'intérêt pour vos lecteurs, que la grande question de l'enseignement s'agit aujourd'hui en France, d'où elle ne tardera pas, j'en suis convaincu, à passer dans ma patrie. Il s'agit donc de l'éducation universitaire dans la Grande-Bretagne.

Chacun le sait, il existe chez nous deux vieilles Universités célèbres, l'une de Cambridge, l'autre d'Oxford. Toutes deux datent des temps catholiques, toutes deux avaient de riches dotations et des chaires nombreuses. Mais autrefois les étudiants de toutes les classes pouvaient les fréquenter : vous le savez, c'est-là un trait caractéristique des vieux établissemens universitaires. Actuellement, il n'en est plus ainsi. Lorsque la réformation pénétra dans notre heureux pays, on supprima un très grand nombre de chaires, tout en conservant les dotations : les professeurs eurent moins à faire et furent mieux payés. Une autre modification ne tarda pas non plus à se manifester dans Oxford et Cambridge. Les jeunes membres de l'aristocratie nobiliaire et financière parent seuls s'y rendre, tant les dépenses ordinaires devinrent excessives. Depuis lors, nos Universités sont restées fidèles à cet usage, et à l'heure qu'il est, on y va non pour étudier, mais pour passer quatre ou cinq années dans l'oisiveté la plus corruptrice, pour s'y faire des relations utiles dans le monde politique, ou enfin pour s'assurer de quelque grosse prébende qui sera dans un jour à venir, à la merci d'un jeune lord imberbe. Dans toutes mes lettres, M. le rédacteur, j'ai toujours soin de m'appuyer sur des autorités protestantes, quand il s'agit de religion : je suivrai donc ma règle.

M. Pulver publia, il y a peu d'années, un ouvrage intitulé : *L'Angleterre et les Anglais*. Ce livre fit du bruit, car il renfermait souvent une satire vraie et mordante de nos abus. D'un bout à l'autre, il y règne un ton de persiflage qui sent, lui aussi, son dix-huitième siècle ; mais d'un autre côté, il faut bien se reconnaître parfois dans ces portraits tracés d'une main ferme et qui taillaient dans le vif. Quelques-unes de ces pages valent celles de *Jurieu*, ou de votre *Commentaire*. *Isle tue!* l'Université eut son tour, et notre auteur la connaissait par expérience ; il produisit de piquantes révélations. Voilà qu'aujourd'hui c'est bien pis encore ! un gradué d'Oxford dédié à sir Robert Peel une brochure intitulée : *Oxford dévoilé*, et c'est, à mon avis, une chose fort remarquable, qu'à dix années de distance ces deux écrivains flétrissent la même dégradation dans ceux qui sont chargés de cultiver les jeunes âmes, auxquelles seront confiées un jour les destinées spirituelles et temporelles de leur patrie. D'ailleurs, les accusations dont il s'agit n'ont pas été réfutées, on ne les a pas repoussées, et il est juste enfin d'avertir l'Europe civilisée des affreux dangers qui menacent l'élite d'une nation gouvernée par les doctrines réunies de Luther et de Calvin. Laissons donc parler le gradué :

« En général, la plupart des jeunes gens puisent dans leurs familles des sentimens religieux inspirés par un père, par une mère, ou bien encore par des maîtres honorables. Oh bien ! n'est ce pas une chose déplorable qu'une fois arrivés à l'Université, ces malheureux jeunes gens deviennent de froids sceptiques, contempteurs de la religion ; ou bien revêtent une régularité toute pharisaïque, un orgueil haineux, un zèle amer qui sont le type du bigot.

« Et d'abord, l'examen des ceux qui se destinent à l'Église. Pour eux point de discipline ; la licence la plus effrénée est si non permise, du moins passée sous silence. Tant que le jeune ministre en expectative n'a pas pris ses degrés, tant qu'il n'a pas été *vern* (style d'école) par son admission dans les ordres, qu'il n'est pas contraint d'endosser au moins l'uniforme de la sagesse, savez-vous ce qu'il est le plus souvent ? C'est le roué des roués, c'est le corréphée d'une orgie, c'est l'homme de plaisir dans le sens le plus étendu. Voilà, certes, une belle préparation pour la vie d'un célibat, voulu par les réglemens universitaires, pour cette vie d'abnégation prescrite au prêtre ! Quelquefois, il est vrai, l'entraînement des passions s'arrête ; on change subitement de direction, la vie s'épure ; quand on *a jeté sa gourme*, comme dit le monde. Oui, cela arrive parfois, surtout si le vice n'est point

profondément enraciné dans le cœur, et alors, dans un espace de temps d'une brièveté incroyable, on devient le juge de ces méfaits que naguère encore on commettait soi-même. Mais il y a d'autres gens, et malheureusement, ce sont les plus nombreux, qui sont poussés vers un changement de conduite par une prudence toute humaine. D'ailleurs, quelque soit le motif de ces brusques conversions, elles inspirent peu de confiance, peu de respect : la chose est indubitable. J'ai connu autrefois, à l'Université, un censeur (*crucior morum*) qui était la règle incarnée. Le plus petit délit était rigoureusement poursuivi. Il me semble le voir encore, avec sa face amaigrie, son rire amer, vrai visage de Méphistophélès, il me semble le voir, écoutant d'un air incrédule l'aveu sincère de quelque faute dont sa conscience, à lui, était sans doute tout-à-fait vierge. Vous le croyez ? Attendez, ouvrons ce registre, c'est bien son nom ! Eh ! oui, vraiment. Le voilà condamné à l'amende pour débauche, dans ces annales authentiques !

« Après tout, cependant, c'est là le beau côté de la médaille. Un larron dont vous faites un chef de patrouille se grise, rien de plus simple. Mais voici venir des révélations plus étranges, plus terribles. Un homme est établi avec la mission spéciale de maintenir l'ordre et la bienséance, de réprimer le vice : c'est là sa charge officielle. Eh ! bien, ce même homme, ses élèves le surprennent en flagrant délit, et commettant ces fautes qu'il doit proscrire, abusant de sa position pour perpétrer des choses infâmes. N'avons-nous pas, grand Dieu ! le droit de nous écrier : *Quis custodes custodiet ?*

« Mais voyons les choses toujours au mieux. Vous me donnez là une exception, direz-vous ? Soit. Toutefois, vous m'accorderez bien, je pense, qu'il faudrait épargner les occasions de chute à des hommes destinés à mener une vie de pureté et de vertu. Ne saurait-on donc mieux régler ces choses ? Nous l'affirmons positivement ; nous avons connu beaucoup de jeunes ecclésiastiques qui, avant de se présenter aux examens, passent quatre et cinq années dans la société la plus impie, la plus dissolue : or, pourquoi tolérer un genre de vie si éloigné de celle qu'ils sont appelés plus tard à embrasser ?

« Que de ces faits graves nous passions à la religion elle-même, à son enseignement et au culte, nous trouverons la négligence la plus scandaleuse. Le règlement prescrit d'assister aux offices sacrés : est-on mal avec les puissans du lieu ? on vous y contraint ; au contraire, avez-vous leur faveur ? vous en êtes dispensé. Du reste, quant à cette coutume d'aller journellement à l'église, c'est uniquement un souvenir des temps romantiques. A quoi aboutissent toutes ces *banales redites*, toute cette *profanation du culte divin* ? A un dégoût profond pour les devoirs les plus sacrés. Entrons ensemble ; tenez, en voilà un qui dort d'un air de mauvaise humeur ; son voisin fait entendre à demi-voix une imprécation ; un troisième chuchotte, et cependant l'officiant poursuit lourdement et sans intelligence son service, pendant qu'à ses côtés un hardi chasseur, appartenant aux nouveaux venus, semble galopper, tant il dépêche l'office. Voilà pour le matin. Actuellement, le soir est venu : autre spectacle. Une véritable cohue de jeunes hommes, nouveaux arrivés, se pressent à la porte de la chapelle, la démarche chancelante, la tête avinée, et bégayant encore le propos graveleux qui provoque sans cesse un rire à peine étouffé. Ce n'est pas tout, non : en voilà un qui s'avance ; il sort d'une atmosphère fétide ; il a la tête appesantie par un vin frelaté ; c'est pourtant lui qui lit les prières ; sa mémoire vient en aide à ses yeux, qui refusent leur service ; et ainsi il achève une prière de foi, d'espérance, de repentir, hâté qu'il est d'aller rejoindre l'ergie plus grave, mais plus forte, des vétérans.

« Quel père ne frémerait point d'envoyer son fils dans une pareille sentine de vices ? Même après ces terribles peintures, je veux encore hasarder quelques réflexions ; mais je me contenterai pour le moment de ce qui concerne le clergé anglican. J'aurai à revenir, si vous le permettez, sur les autres étudiants et sur le système d'études suivi dans les universités anglaises.

—♦—♦—♦—

—*Fondation d'un Collège Catholique en Suisse confiée aux RR. PP. de la Compagnie de Jésus.*— C'est un zèle des Catholiques du canton de Schwytz qu'est due l'idée de cette pieuse et utile fondation, et c'est à l'invasion de l'hérésie qu'ils veulent opposer cette œuvre : c'est assez dire à quels titres elle se recommande à la sollicitude des Catholiques de tous les pays ; et, en présence de semblables intentions, il n'en est pas un qui ne sympathise ardemment avec une entreprise qui doit être si féconde en heureux résultats. Tandis que le collège projeté s'élève, les dignes instituteurs de la jeunesse